Vice-amiral Jauréguiberry Jean Bernard – Extrait de : Nos marins : vice amiraux, contre-amiraux, officiers généraux des troupes de la marine et des corps entretenus – Auteur : Trefeu Etienne, historien de la marine – Editeur Berger-Levrault (Paris) 1888 – contributeur : Lesseps, Ferdinand de (1805-1894) - Pages 68 à 86 - Sources : gallica.bnf.fr/Bnf –
Droits : domaine public – saisie 2022

LE VICE-AMIRAL JAURÉGUIBERRY

(JEAN-BERNARD)

1815-1887

Né le 26 août 1815, à Bayonne (Basses-Pyrénées). Provenance : École de Brest ; Aspirant : 15 octobre 1832 ; Enseigne de vaisseau : 10 février 1839 ; Lieutenant de vaisseau : 23 décembre 1845 ; Capitaine de frégate : 29 novembre 1856 ; Capitaine de vaisseau : 11 juillet 1860 ; Contre-amiral : 24 mai 1869 ; Vice-amiral : 9 décembre 1870.

Légion d'honneur. Chevalier : il novembre 1848 ; Officier : 30 décembre 1858 ; Commandeur : 10 août 1861 ; Grand-officier : 17 novembre 1870 ; Grand-croix : 14 janvier 1879.

Médaille militaire, le 20 septembre 1877 ; Officier de l'Instruction publique : 1879 ; Médaille de Crimée : 1856 ; Médaille de Chine : 1860 ; Décoré de la 1re classe de l'Ordre de Saint-Ferdinand (Espagne) ; Dignitaire de l'Ordre de la Rose (Brésil) ; Grand-officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie (Italie) ; Décoré de la 2e classe de l'Ordre de Pie (Saint-Siège) ; Décoré de la 5e classe de l'Ordre du Medjidié (Turquie).

Au mois d'août 1880, l'amiral **JAURÉGUIBERRY**, se trouvant sur la digue de Cherbourg avec MM. **GRÉVY, GAMBETTA** et **Léon SAY**, racontait aux trois présidents les incidents de la seule chute qu'il ait jamais faite dans la mer.

Il venait de sortir de l'École navale et avait été placé, en qualité d'aspirant, à bord de *la Résolue*. La frégate était mouillée à quelques centaines de mètres au de la de la passe nord-ouest de la rade de Cherbourg, et ce fut en montant dans un hauban, pour atteindre la grande hune, que le jeune **JAURÉGUIBERRY**, pris de vertige, manqua l'un des échelons et fut précipité dans l'eau, après avoir rebondi deux ou trois fois sur le hauban.

Une embarcation fut aussitôt mise à la mer et l'on recueillit le jeune noyé : ce fut l'affaire de quelques minutes à peine. Mais, lorsque **Bernard JAURÉGUIBERRY,** revenu à lui, reparut sur le pont, il se vit accueilli par ces mots de son capitaine : « Allez vous remettre, monsieur, allez, vous ne serez jamais qu'un f..ichu marin ! »

Le commandant de *la Résolue* était injuste et, sans doute, plus tard, aura-t-il pu voir combien il s'était grossièrement trompé ; mais l'observation n'en fut pas moins sensible au jeune homme qui jura de se conduire désormais de telle sorte qu'on ne lui ferait plus de reproches immérités.

Il se distingua à plusieurs reprises par son entrain au feu et son courage pendant l'expédition du Parana et de l'Uruguay ; mais, par suite des modifications qui furent apportées peu de temps après à l'organisation de notre division navale des côtes du Brésil, il dut bientôt revenir en France et ce ne fut que l'année suivante (1844) qu'il put être porté au tableau d'avancement.

Après avoir passé quelques années dans l'escadre ou à la direction du port de Toulon, M. **JAURÉGUIBERRY** reçut, en 1852, le commandement de l'aviso *la Chimère*, avec lequel il visita les principaux points de relâche de la côte du Sénégal : puis il traversa l'Atlantique, se dirigeant sur l'isthme de Darien.

Il arriva à Colon au moment où la saison sèche fait place à la saison pluvieuse, c'est-à-dire à l'époque où la fièvre jaune recommence à sévir avec une certaine violence dans toute cette contrée. L'équipage de *la Chimère* fut décimé, et ce fut par un hasard providentiel que le capitaine **JAURÉGUIBERRY**, qui s'était prodigué, pendant toute la durée de l'épidémie avec un dévouement et un courage sans pareils, ne fut pas atteint du fléau.

Le jeune officier revint en France au mois de novembre 1854 et reçut l'ordre d'aller à Brest pour y remplir les fonctions de sous-aide-major à la majorité générale de ce port. Mais il ne remplit ces fonctions que pendant quelques mois et fut nommé au commandement de la canonnière *la Grenade*, vers le milieu du printemps de l'année 1855.

La Grenade, qui avait été désignée pour prendre part à la campagne de la mer Noire, rejoignit peu de temps après l'escadre de l'amiral **BRUAT**. L'été se passa sans incidents maritimes, mais, au commencement de l'automne, les forces navales alliées reçurent l'ordre de s'emparer de la ville de Kinburn, située au nord-ouest de Sébastopol, à l'extrémité du steppe des Nogaïs.

Cette place, à peine fortifiée, défendue par un régiment d'infanterie et une centaine de pièces de canon, résista énergiquement pendant plusieurs heures. Mais que faire contre une flotte entière, en partie composée de cuirassés, et soutenue par un corps de débarquement de 8000 hommes !

L'attaque des remparts, commencée le matin à dix heures, était terminée au milieu de l'après-midi ; à ce moment, il ne restait plus rien de l'enceinte, et dans la ville plusieurs bâtiments étaient en flammes. Le soir, le général **KOKONOWICZ** capitulait.

Il avait refusé d'abord de se rendre, espérant pouvoir se retirer avec ses troupes vers l'embouchure du Dniéper ; mais c'était justement de ce côté, qu'en raison de son tirant d'eau relativement faible, était mouillée *la Grenade*. Le capitaine de cette canonnière, par une manœuvre habile et hardie à la fois, - car il opérait sous un feu terrible, — enleva tout espoir de retraite aux forces russes, qui durent implorer la générosité du vainqueur.

Pour ce fait d'armes, M. **JAURÉGUIBERRY** fut cité à l'ordre du jour dès le lendemain matin par l'amiral **BRUAT**.

Quelques jours plus tard, il était chargé de remonter le Bug pour reconnaître la ville de Nicolaïew. C'est à cette occasion qu'il eut à se défendre contre la flottille chargée de protéger les abords de la place ; serré de près par des forces supérieures, il sut leur échapper et remplir en même temps, à la grande satisfaction du commandant en chef, la mission qui lui avait été confiée. En récompense de cette belle action, il fut cité une seconde fois à l'ordre du jour des escadres combinées et inscrit d'office au tableau d'avancement.

Bientôt il était promu capitaine de frégate et nommé au commandement de l*a Gironde*, qui allait rejoindre la division navale des mers de Chine et du Japon.

Après le traité du 27 juin 1858, traité que les Chinois allaient déchirer eux-mêmes quelques mois plus tard, l'amiral **RIGAULT de GENOUILLY,** qui avait été mis à la tête des forces navales françaises dans ces parages, reçut l'ordre d'aller châtier notre vieil ennemi, l'empereur d'Annam **TU-DUC**, celui-là même que nous combattions encore en 1883.

Le 31 août de cette même année 1858, les troupes françaises auxquelles s'étaient jointes les forces espagnoles qui avaient à venger la mort de l'évêque **DIAZ**, se présentaient devant Tourane, laquelle

était défendue par les forts du Nord, de l'Est, de l'Ouest, de l'Observatoire, par la batterie de l'Aiguade et par des rizières marécageuses, qui s'étendaient entre le rivage et la ville.

L'attaque commença dès le lendemain. Conduite avec énergie, elle réussit pleinement et bientôt le fort du Sud, le fort de l'Est, celui de l'Observatoire et la batterie tombèrent entre nos mains. La chaleur était telle ce jour-là que la plupart des hommes mis hors de combat n'avaient pas été blessés par les balles ou les boulets, mais étaient atteints d'insolation ou de vertiges.

Le 2 septembre, l'action se concentra sur le fort de l'Ouest ; une flottille de canonnières commandée par M. **JAURÉGUIBERRV** remonta la rivière de Tourane et détermina la prise de cet ouvrage.

Comme l'on s'attendait à voir arriver une armée de dix ou douze mille Annamites, la flottille fut chargée de remonter la rivière et de reconnaître le pays ; elle se heurta à des barrages, très habilement disposés, à la construction desquels les indigènes excellent. Le plus formidable, celui qui avait été établi en avant du village de Cam, fut enlevé à l'assaut, malgré une fusillade des plus vives.

Le succès remporté par notre flottille valut à son commandant la croix d'officier de la Légion d'honneur.

C'est à cette époque qu'on résolut de prendre Saïgon[1], qui occupait une importante position stratégique, à l'embouchure du Mé-Kong. M. **JAURÉGUIBERRY** venait alors de recevoir le commandement du vaisseau *le Primauguet*, qui faisait partie de l'expédition.

Le 9 février 1859, la flotte française entrait dans la rivière ; le 10, elle bombardait les forts de Van-Tao et la batterie du cap Saint-Jacques, et, le 11, *le Phlégéton* amenait le fort Canghio à se rendre. Il restait à pénétrer jusqu'à Saïgon par la rivière étroite, profonde, mais très vaseuse et bordée de bois de palétuviers. Pendant cinq jours ce fut une lutte acharnée ; enfin on s'empara des défenses qui gardaient Saïgon au sud, les forts de Onghia, de Dikuequagne, de Kiala, de Tangray, de Tanky, et de deux autres construits par les Anglais au XVIIIe siècle.

Le 17, on attaquait la ville et sa citadelle qui tombaient l'une après l'autre entre nos mains.

L'amiral, désireux de rentrer à Tourane, laissa dans la rivière une subdivision navale, à la tête de laquelle il plaça le commandant **JAURÉGUIBERRY**. Mais celui-ci ne tarda pas à être serré de près par une armée annamite et, grâce à quelques renforts qui lui furent envoyés, il put tenter une sortie et repousser l'ennemi qui perdit près de cinq cents hommes. (Combat du 21 avril 1859. - Prise des forts de Ki-hoa.)

Quelques mois après, M. **RIGAULT de GENOUILLY** était remplacé par l'amiral **PAGE**, et un peu plus tard, la guerre était déclarée à l'Empire chinois par la France et l'Angleterre. Une partie des forces qui se trouvaient en Cochinchine durent rejoindre l'armée ou la flotte françaises, et le commandant **JAURÉGUIBERRY**, auquel l'affaire de Ki-hoa avait valu le grade de capitaine de vaisseau, fut au nombre de ceux-ci. On lui confia *la Meurthe*, avec laquelle il fit une partie de l'expédition sous les ordres de l'amiral **CHARNER** ; il assista à l'attaque des forts de Ta-Kou qui défendaient le Pei-Ho, puis, mis à la tête d'un corps de débarquement, il coopéra à la prise de Pékin

1 L'amiral Rigault de Genouilly se rendait parfaitement compte de la situation. Il savait que la clef du pays était à Hué ; mais, malgré ses qualités maritimes et militaires si brillantes, il hésita quelque peu et finalement, ayant tout bien considéré, il n'osa pas entreprendre ce que tenta plus tard l'amiral Courbet avec des forces à peu près égales aux siennes, c'est-à-dire un débarquement au village de Thuan-An, dont les forts commandaient la rivière de Hué.

et fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa conduite énergique à l'attaque du camp retranché de Tang-Kou (6 octobre 1860).

Promu commandeur de la Légion d'honneur quelques semaines après sa rentrée en France, M. **JAURÉGUIBERRY** repartit bientôt pour une nouvelle campagne ; il fut nommé au commandement en chef de la division du Sénégal et devint peu de temps après gouverneur de la colonie. Son administration fut signalée par plusieurs expéditions, dont l'une eut pour résultat la soumission complète de la contrée de Podor, au nord-est de Saint-Louis.

En 1863, le commandant **JAURÉGUIBERRY** rentra en France et fut presque aussitôt envoyé à Cherbourg, où on lui confia le vaisseau *la Normandie* qui revenait du Mexique.

Vingt mois plus tard, il était mis à la tête de la division des équipages de la flotte, à Toulon et, l'année suivante, il rentrait dans l'escadre où il prenait le commandement de la frégate cuirassée *la Revanche*.

Il se trouva sous les ordres du vice-amiral **JURIEN de la GRAVIÈRE** qui réclama d'une manière pressante et obtint enfin pour son brillant subordonné l'épaulette d'officier général (24 mai 1869).

Jusqu'en juillet 1870, le contre-amiral **JAURÉGUIBERRY** resta à Toulon où il avait été investi des fonctions de major de la flotte. Mais la guerre survenant, il fut nommé à un commandement en sous-ordre dans l'escadre destinée à opérer dans la mer du Nord et arbora son pavillon sur le cuirassé *l'Héroïne*.

Lorsque, plus tard, l'organisation de nos escadres subit quelques remaniements, M. **JAURÉGUIBERRY** ne fut pas du nombre de ceux qui reprirent la mer, et il fut envoyé aux lignes de Carentan en qualité de commandant supérieur.

Il laissa bientôt ces fonctions au capitaine de vaisseau **RIBOURT** et fut appelé, par décret du 3 novembre 1870, au commandement de la 1re division du 16e corps de l'armée de la Loire.

C'est ici que commence la période la plus glorieuse et la plus éclatante de la carrière, déjà si belle, de l'amiral **JAURÉGUIBERRY**.

Celui-ci prit possession de son commandement le 6 novembre, arrivant ainsi juste à temps pour assister, trois jours plus tard, à la bataille de Coulmiers, où sa conduite fut digne d'éloges.

Ce fut, en effet, grâce à son énergie et à sa ténacité indomptables que la brigade **DEPLANQUE** put conserver le village de Cheminières, malgré les attaques furieuses de forces bavaroises bien supérieures en nombre, et si, vers cinq heures du soir, les troupes de la 1re division, menées au pas de course, la baïonnette au canon, purent refouler l'armée allemande jusqu'au delà des villages de Champ, d'Orneteau, de Rosières et de Gémigny, ce fut à l'ardeur du chef qui sut les entraîner, qu'elles durent ce léger succès.

La semaine suivante, le Gouvernement de la Défense nationale élevait ce dernier à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur.

Au combat de Villepion, qui eut lieu le 1er décembre, M. **JAURÉGUIBERRY** se distingua de nouveau ; il enleva Gommières et Guillonville, se jeta dans le parc de Villepion, refoula devant lui la 1re brigade du 1er corps bavarois (général Dietl), s'empara de Nonnenville, de Faverolles et entra à Villepion même vers six heures du soir.

Malheureusement, le lendemain fut un jour de défaite ; malgré l'héroïque charge des zouaves pontificaux, des francs-tireurs de Tours, de ceux de Blidah et des mobiles des Côtes-du-Nord contre le village de Patay, et malgré l'énergique résistance de la 1re division, celle-ci fut obligée de se replier sur Loigny, son flanc gauche se trouvant découvert par la retraite de la division **BARRY**.

Dans ce combat, le contre-amiral **JAURÉGUIBERRY**, disent les historiens[1], tenta l'impossible.

Cité à l'ordre du jour pour l'affaire de Villepion, il reçut l'épaulette de vice-amiral et, peu de temps après, lorsque le général **CHANZY** succéda au général **d'AURELLE**, M. **JAURÉGUIBERRY** prit le commandement du 16e corps d'armée.

Cinq semaines plus tard, était engagée la série des combats qui furent livrés les 10, 11 et 12 janvier en avant du Mans et qu'il est convenu aujourd'hui de réunir sous la dénomination commune de bataille du Mans.

L'amiral **JAURÉGUIBERRY** commandait l'aile droite, composée des troupes de Bretagne, de la division **DEPLANQUE**, du 16e corps, et des 1re et 3e divisions du 17e corps (généraux de Roquebrune et de Jouffroy) ; sa réserve générale comprenait les 2e et 3e divisions du 16e corps, qui étaient encore en marche sur Pontlieue.

Le 11 janvier eut lieu l'action décisive ; pendant que le général **GOUGEARD**, sous les ordres du général **de COLOMB**, commandant l'aile gauche, reprenait le plateau d'Auvours, où il est enterré aujourd'hui, sur la droite, la victoire était à nous jusqu'à trois heures de l'après-midi. A ce moment, la division **de JOUFFROY** se trouvait refoulée sur l'Huisne, pendant qu'à la Tuilerie, point d'une importance exceptionnelle, trois bataillons de mobilisés de Bretagne se retiraient sans combat, sur la simple apparition de l'avant-garde allemande.

Cet incident détermina la retraite de toute l'armée ; la brigade **ISNARD**, sur le point d'être tournée, dut se retirer sur Pontlieue, la division **JOUFFROY**, placée par ce mouvement dans une position critique, dut reculer à son tour, laissant à découvert la division **ROQUEBRUNE**, qui se vit obligée, pour ne pas être prise, d'abandonner ses positions. L'amiral **JAURÉGUIBERRY**, à la tête d'une colonne d'attaque, reprit la Tuilerie, mais il était trop tard ; la bataille était perdue.

Au cours de la retraite sur Laval, M. **JAURÉGUIBERRY** sut relever quelque peu le moral des jeunes troupes qui étaient placées sous ses ordres et qui paraissaient très affectées de cette défaite ; il put livrer ainsi pendant la route quelques combats fort honorables, entre autres à Chassillé et à Saint-Jean-sur-Erve (14 et 15 janvier 1871).

La paix une fois conclue, il fut envoyé à l'Assemblée nationale par le département des Basses-Pyrénées, et nommé, le 29 mai suivant, à la préfecture de Toulon.

Ce poste l'empêchait de remplir son mandat comme il le voulait ; aussi donna-t-il sa démission de député dans le courant du mois de décembre, pour s'occuper exclusivement de ses fonctions de préfet maritime !

Il resta à Toulon jusqu'au 13 septembre 1875 ; et fut appelé alors à la vice-présidence du Conseil d'Amirauté, qu'il quitta treize mois plus tard pour prendre le commandement en chef de l'escadre d'évolutions. Le 1er décembre 1877, il fut nommé président du Conseil des travaux et ne quitta ce poste que pour recevoir, le 4 février 1879, le portefeuille de la marine.

1 D'Aurelle (Première Armée de la Loire) ; Chanzy (Deuxième Armée de la Loire) ; Canonge (Histoire militaire de la guerre franco-allemande).

La situation qu'il occupait alors, l'approche de la limite d'âge, le décidèrent à rentrer au Parlement, et peu de temps après son entrée au ministère, il était élu sénateur inamovible.

Conservé en activité comme ayant commandé en chef devant l'ennemi, l'amiral **JAURÉGUIBERRY** donna sa démission le 23 septembre 1880 et fut remplacé par l'amiral **CLOUÉ** ; mais il rentra au ministère, le 30 janvier 1882, succédant au commandant **GOUGEARD**, et il démissionna de nouveau au commencement de l'année suivante.

Depuis cette époque, il s'est exclusivement consacré aux travaux parlementaires.

Marié le 20 novembre 1843, lorsqu'il était enseigne de vaisseau, M. **JAURÉGUIBERRY** a épousé une jeune fille de la même religion que lui, Mlle **Noémie GARDES.** L'amiral, en effet, est protestant, comme son collègue **GARNAULT**, comme le contre-amiral **DEVARENNE**, comme M. **de FREYCINET**, avec qui il fut ministre, et — ceci ne peut être qu'à sa louange — il est même protestant militant.

Les vieux officiers de marine se souviennent certainement encore des conférences évangéliques que le lieutenant de vaisseau **JAURÉGUIBERRY**, alors qu'il servait dans l'escadre ou au port de Toulon, avait organisées à Hyères. On le voyait discuter avec chaleur toutes les questions religieuses. De même, plus tard, lorsqu'il fut préfet à Toulon, il décida que ce ne serait plus le pasteur de la ville, M. **BRUNIQUEL**, avec qui il se trouvait en divergence d'opinion sur différents points des Saintes Écritures, qui ferait le service du port militaire, mais que ce serait un pasteur de son choix, dont l'emploi serait créé tout exprès, qui évangéliserait désormais les quelques protestants qui pouvaient se trouver dans l'arsenal.

De son mariage avec Mlle **GARDES**, le vice-amiral **JAURÉGUIBERRY** a eu un fils qui marche brillamment sur les traces de son père et qui a mérité, à 34 ans, par sa valeureuse conduite en Tunisie, où il commandait la canonnière *l'Aspic*, les épaulettes de capitaine de frégate.

Ancestramil